



« Ça s'débat » | Charbons ardents (2018)

SYNTHÈSE

Introduction

« Ça s'débat » est un projet du Centre Vidéo de Bruxelles-CVB, atelier de production de films documentaires et association d'éducation permanente, œuvrant également dans le champ de la Cohésion sociale, pour mettre le cinéma au service de la démocratie. Dans cet esprit, « Ça s'débat » propose à des publics de tous horizons des rencontres et échanges autour des enjeux du vivre ensemble, et ce dans une approche engageante et participative.

Le dimanche 2 décembre 2018, une projection-débat a eu lieu au Botanique dans le cadre du Festival du Cinéma Méditerranéen avec le film « Charbons ardents » de Hélène Milano: Virilité obligée, affichée, comportements normés, amour codifié, des jeunes garçons dans des classes d'enseignement technique à travers la France questionnent les injonctions implicites et le poids culturel dont ils sont le cœur de cible. Aux portes d'un monde ouvrier incertain, nous partageons leurs craintes, leurs espoirs, leur puissance de vie ...et leur humour !

Le débat a été organisé en partenariat avec le Festival du Cinéma Méditerranéen et animé par Mohamed Samadi du Centre Bruxellois d'Action Interculturelle.

Pour garder une trace des «Ça s'débat», le CVB documente les échanges grâce à des synthèses rédigées par des invités externes ou en interne. Le document qui suit a pour objectif d'une part de résumer les principaux traits du débat, et d'autre part de les accompagner d'une analyse personnelle de l'auteur. Ces synthèses permettent une lecture distanciée, et offrent des pistes de réflexions et d'actions pour l'avenir.

L'auteur

Marie Charette, née en 1988, est journaliste de formation. Elle a notamment réalisé plusieurs reportages radio qui traitent de problématiques sociales. Journaliste culturelle, elle a également travaillé en production cinéma et développe aujourd'hui des projets sonores, entre documentaire et immersion 360°.

LES CHARBONS ARDENTS d'Hélène Milano
DÉBAT 2 DÉCEMBRE 2018 au CINEMAMED

Depuis Marseille et Port-de-Bouc jusqu'à Charleville-Mézières en passant par la banlieue parisienne, Hélène Milano nous emmène à la rencontre de jeunes garçons (15-19 ans) en apprentissage (lycée) professionnel. Après « Les Roses noires », sorti en 2002, film qui brosse le portrait de jeunes filles en pleine adolescence et aborde notamment leur vision de l'amour, la réalisatrice tente à nouveau de définir les contours de la construction identitaire de jeunes aux portes du monde adulte. Devenir un homme et s'émanciper tout en respectant les normes familiales et du quartier, c'est ce dilemme profond qu'aborde « Les charbons ardents » à travers des échanges intimes entre la réalisatrice et ces jeunes. Il est question du monde ouvrier, de la banlieue et de ses codes, des relations hommes-femmes et des masques qu'on porte. La question identitaire est donc au centre du film : L'appartenance au groupe face au besoin d'émancipation.

- De la difficulté de s'exprimer -

Le film a touché de nombreuses personnes présentes lors du débat, notamment des mères, des enseignants, des éducateurs qui sont les témoins privilégiés d'une sorte de mutisme adolescent et de la difficulté qu'ils ont de s'exprimer, avec des adultes proches comme avec leurs amis de la banlieue. Une dame a été notamment marquée par cette phrase prononcée dans le film : « *On porte un masque, on joue un rôle* ». Pour cette dame, mère d'un jeune de quartier, leur monde est régi par des règles qui ne leur appartiennent pas, le groupe prédomine. Les parents n'ont aucune possibilité d'action car toutes ces normes leur échappent. Cette maman s'est dite démunie face à ces codes de la rue auxquels elle n'a pas accès. Plusieurs intervenants ont confirmé cet état de fait : les jeunes doivent se débrouiller seuls, naviguant entre volonté d'émancipation et normalisation. Une autre mère a fait part de son expérience personnelle, de la crainte des enfants de faire souffrir leurs parents s'ils racontent leurs problèmes. « *Ils ne veulent pas tracasser leurs parents, et puis beaucoup craquent ou tombent dans un fossé* » ce à quoi un père a répondu qu'il fallait créer un espace de dialogue.

- Recréons du dialogue -

Si certains spectateurs faisaient le constat de l'inexistence de communication, dont un enseignant, beaucoup d'entre eux se réjouissaient de découvrir la facilité avec laquelle ces jeunes s'étaient livrés à la réalisatrice. S'est donc posée la question de la possibilité de renouer avec le jeune, de l'inviter à s'exprimer. Existerait-il des manières d'intervenir en tant qu'adulte ? De tisser des liens de confiance différents ? Hélène Milano explique que ces jeunes ressentaient un véritable besoin de parler, c'était une nécessité, c'était le moment. Elle les a suivis pendant plusieurs années, certains de la seconde à la terminale et elle était pour eux en quelques sortes une figure maternelle, rassurante mais ne faisant pas partie du cercle familial.

- Du documentaire au réel –

Hélène Milano a également voulu rassurer les parents qui exprimaient un sentiment d'échec. Pour elle, c'est le médium et la caméra qui ont permis de délier les langues. La relation de confiance tissée sur plusieurs années a certes joué un rôle important mais c'est le sentiment de faire partie d'un projet, d'être le héros d'un documentaire qui a les a poussés à s'exprimer, enfin. Grâce à ce film, ils ont compris qu'ils n'étaient pas un simple membre de la masse ouvrière, une partie d'un groupe normalisé mais des individus à part entière avec leur subjectivité qui pouvait susciter l'intérêt d'une personne extérieure à leur monde. Un enseignant a raconté qu'il souhaitait parfois devenir « *un petit insecte pour écouter ce qui se dit sans les couloirs* ». A nouveau, la réalisatrice a tenté d'expliquer comment elle était parvenue à capter des moments de vérité et d'échanges naturels entre jeunes. C'est grâce au dispositif pensé et installé pendant de longues semaines. Les jeunes ont fini par accepter la caméra qu'ils ressentaient comme bienveillante.

- Déterminisme social intégré -

Contrairement au premier volet qui concernait les filles, la réalisatrice a souhaité attaquer son documentaire sur les garçons par le rapport des jeunes au monde du travail. L'idée lui est venue suite à une résidence dans un lycée professionnel en Bretagne. Emmanuel, Lucas, Ayman, William, Yacine ... tous ces jeunes garçons placent le travail au centre de leur vie d'adulte en devenir. Avoir un métier, c'est pour eux, à la fois un levier pour pouvoir s'assumer, exister et gagner le respect de leur famille et à la fois un aspect de leur vie qui les ramène à leur condition sociale.

Une enseignante a pointé ce manque de considération des métiers manuels par la société et le déterminisme social qu'il sous-tend. Certains jeunes ne considèrent pas qu'ils puissent en être autrement. Fils de soudeur ou de carrossier, ils parlent de filiation mais aussi de l'impossibilité ressentie de casser les schémas. Ils font partie d'une société de seconde zone, de ceux qui utilisent leurs mains, considérés comme moins intelligents, moins capables ; des travailleurs que les machines remplacent peu à peu. Comme si leur profession les définissait et les confinait à la classe qui est la leur. Cette enseignante a donc pointé la nécessité de revalorisation des filières techniques et professionnelles à l'heure où l'attestation B (qui mène au professionnel) constitue encore une menace brandie par certains établissements scolaires. Revaloriser ces filières permettra de revaloriser les travailleurs et de leur rendre la place qu'ils méritent.

- Le relation fille/garçon -

Le documentaire révèle avec beaucoup de subtilité les problèmes de communication existant entre filles et garçons. Un spectateur a voulu réagir à ce sujet. Selon lui, il existe trop peu de moments dédiés aux discussions liées aux genres, à la sexualité et à l'amour en milieu scolaire. C'est un vrai manque. Les jeunes garçons expliquent qu'ils ne peuvent pas montrer qu'ils sont amoureux, que les filles et les garçons évoluent dans deux mondes complètement différents. Un éducateur a partagé son expérience : dans son établissement, ils ont mis en place un atelier de vidéo-théâtre invitant les jeunes garçons à rejouer leur

propre histoire, tantôt en jouant leur propre rôle, tantôt en jouant le rôle de filles qu'ils côtoient. Inviter les jeunes à « *Se mettre à la place de l'autre* » est sans aucun doute une des pistes à creuser. Un autre intervenant a rappelé qu'être une fille/femme dans certains quartiers c'est souvent mettre de côté sa féminité. Certaines doivent se déguiser en « bonhommes », ressembler à des garçons pour exister. Dans de nombreuses maisons de jeunes à Bruxelles, les filles ne sont pas conviées, si ce n'est lors d'événements spécifiques dédiées aux filles. Là encore, un spectateur a voulu noter qu'il serait intéressant de mélanger les filles et garçons dans les quartiers. La réalisatrice souhaite d'ailleurs maintenant réaliser un film de fiction qui réunira les problématiques des filles et des garçons, l'occasion certainement de prolonger le débat avec les jeunes.

- Une société malade -

Si la religion peut avoir un impact sur ces visions stéréotypées « hommes-femmes », un intervenant a voulu rappeler que ça n'était pas la religion qui posait problème aujourd'hui mais bien la société dans son ensemble. Pour lui, nous vivons dans une société trop orgueilleuse, et les jeunes se construisent des boucliers pour s'en protéger. Ils parlent de respect mais selon lui, c'est bien d'orgueil qui s'agit. La réalisatrice était plutôt d'accord avec cette vision. L'ensemble des jeunes qui sont intervenus dans son documentaire ne sont d'ailleurs pas tous musulmans et elle avait pour volonté de tirer le portrait d'un groupe et à travers lui de faire la photographie du réel. Elle vient du théâtre et souhaitait laisser s'exprimer plusieurs voix, à la manière d'un chœur antique. Les histoires de chacun mis bout à bout nous parlent, selon elle, d'une société dysfonctionnelle. Une participante a exprimé son effroi, découvrant le conservatisme, ces retours en arrière en ce qui concerne la sexualité, les valeurs telles que l'honneur, l'immigration : « *En 2018, c'est étonnant d'entendre des jeunes parler comme ça* ». La réalisatrice estime que globalement, de tous temps, « *les plus grandes avancées prennent du temps et sont constitués d'avancées et de mouvements de recul perpétuels et successifs. Il ne faut pas prendre peur.* » Pour elle, il existe des solutions qui pour la plupart intègrent le fait de donner la parole à ceux qui l'ont peu. La question de l'égalité des sexes par exemple doit être traitée sur le long terme et en donnant la parole aux hommes afin qu'ils puissent s'affranchir des normes. La culture des pères enferme les femmes mais aussi les hommes, c'est certainement un des points importants abordés dans le documentaire.

- Faire confiance aux jeunes -

Si certains participants au débat se disaient effrayés par le discours des jeunes, pour différentes raisons, d'autres ont, au contraire, comme la réalisatrice, exprimé leur espoir en les entendant parler. Face aux injonctions, face à une société qui ne leur a pas proposé de feuille de route pour se construire de manière apaisée, face aux discours misogynes et à l'hyper sexualisation, ils semblent avoir trouvé leur chemin, une volonté de déconstruire les systèmes et les codes qui les tiennent au sol. Ils ont laissé tomber leur masque pour une fois et il est rassurant de découvrir que derrière leurs personnages sans failles et sans peurs se cachent des adolescents sensibles, réfléchis, qui savent prendre du recul par

rapport aux événements, qui cherchent à se libérer des codes et ont une réelle volonté que les choses changent. Encore faut-il qu'on leur en donne la possibilité ...